

il y eut plusieurs soldats grièvement blessés. Castellane riait comme un bossu, disait-on, et les cultivateurs n'avaient pas été fâchés de cette manœuvre qui s'était chargée en quelques heures de faire la moisson : ils furent largement dédommagés et n'eurent pas beaucoup à suer pour faire leurs récoltes. Castellane agissait à peu près de même dans la ville : il réunissait une bande de gamins et les faisait monter à l'assaut d'une épicerie ou pâtisserie quelconque, où ils avaient ordre de casser et de briser tout.

VII

SÉBASTOPOL

En ce temps-là, il courait des bruits contradictoires sur Sébastopol : tantôt on disait qu'elle était prise, tantôt on disait que c'était l'armée française qui avait été battue et presque complètement détruite, et que nous allions partir de suite pour la remplacer. Ce ne fut pas de suite ; mais vers le 10 août, vint un ordre que tous les régiments de Lyon devaient fournir un certain nombre d'hommes pour combler les vides que les boulets et les balles russes avaient faits dans les rangs des régiments de Crimée. On devait d'abord demander des volontaires, puis, si on n'en trouvait pas assez, procéder par voie de tirage au sort. On n'en trouva pas assez, et c'est ce qui me surprit, depuis si longtemps que j'entendais tous les soldats demander à grands cris d'aller à Sébastopol, ne fût-ce que pour être délivrés de la tyrannie de Castellane ! Cependant, lorsque notre sergent entra dans notre baraque demander les volontaires, personne ne dit mot ; ce fut moi le premier qui me proposai, et, après moi, le sergent en trouva encore une demi-douzaine. Il en fallait trente ; il fit alors des billets et ceux qui tombèrent sur un numéro partant furent bien obligés de faire comme nous.

Ce fut presque dans toutes les compagnies la même chose : dans une seule on trouva assez de volontaires, dans la sixième du second. Dans la mienne, on me fit les mêmes

observations qu'en quittant Lorient : que j'étais trop jeune, trop blanc-bec pour aller affronter les balles et les boulets et le climat meurtrier de l'Orient, qui faisait plus de victimes encore, disait-on, que la guerre...

Ce fut un dimanche soir que nous quittâmes le camp de Sathonay pour aller prendre à Lyon le chemin de fer qui devait nous conduire à Marseille.

Le colonel vint nous faire un discours avant le départ. Il nous disait qu'il regrettait beaucoup de ne pas être appelé lui-même à nous conduire au feu, que ses vœux nous accompagnaient, qu'il ne fallait pas oublier que, quoique changés de régiment, nous étions toujours les soldats de la France, que le nouveau drapeau sous lequel nous allions servir, quoique ne portant pas le même numéro, était toujours le drapeau de la gloire et de l'honneur : il pleurait, notre vieux colonel, en nous adressant ses derniers adieux. Le lendemain, à la même heure, nous étions à Marseille ; ce fut mon premier voyage en chemin de fer.

Marseille présentait un curieux spectacle, du moins pour moi. Là, je voyais pour la première fois tous les échantillons des races humaines, noirs, blancs et jaunes, et toutes les variétés de costumes dont l'homme s'affuble dans les différents pays et sous les différents climats ; on entendait parler toutes les langues et tous les jargons du monde, et tout ce monde marchait, courait, trottait, parlait, gesticulait comme des hommes fous ou comme des hommes saouls. Il y avait, dans cette fourmilière multicolore, des hommes qui m'intéressaient plus que les autres : c'étaient les soldats revenant de Sébastopol, avec des pantalons déchirés, rapiécés, des capotes râpées et couleur de terre, des casquettes lanternées, écrasées, les uns avec un bandeau autour de la tête ou des bras en écharpe, d'autres marchant avec des béquilles et des jambes de bois. Je me disais à moi-même : Voilà donc comment on revient de là-bas, quand on en revient ! Le patron chez qui nous avions logé deux nuits, mon camarade et moi, en attendant l'embarquement, nous disait, en riant comme rient les gens du midi : « Oui, troune de l'air ! mon brave, des soldats de là-bas, j'en vois revenir beaucoup sans bras et sans jambes ; mais je n'en vois jamais revenir sans tête. »

Le 23 août, juste le jour anniversaire de mon engagement, nous embarquâmes à bord du *Liverpool*, transport anglais : c'était un voilier, mais il était remorqué par un transport à vapeur, à bord duquel il y avait un autre détachement provenant de la garnison de Lyon. Embarqués à dix heures du matin, nous ne nous mîmes en route que vers cinq heures du soir. Au moment du départ, tout le monde était debout sur le pont, agitant des casquettes ou des mouchoirs et criant : *Vive l'empereur ! Vive la France ! Adieu la France !* Il y en avait qui pleuraient, d'autres chantaient.

Les Anglais nous avaient servi déjà deux repas, qui furent trouvés excellents ; ils nous avaient donné du biscuit blanc, beaucoup meilleur que le biscuit français, de la viande fraîche et du bon vin. Aussi, parmi les cris que l'on poussait, on entendait : *Vivent les Anglais !* Une heure après le départ, lorsque les navires eurent gagné la haute mer et que les vagues commencèrent à nous bercer, on ne chantait plus. On courait de bâbord à tribord ou vers la poulaine, pour restituer tout ce que nous avions mangé dans la journée. C'était là ce fameux mal de mer dont j'avais entendu souvent parler ! Un instant après, nous étions tous comme des morts, nos figures toutes blanches, toutes décomposées, comme les figures de cadavres ; on se regardait tout triste, tout abattu, sans se parler ; les Anglais riaient sous cape ; ils devaient se dire : « Voilà les soldats qui veulent aller prendre Sébastopol ! »

Le lendemain matin, presque personne ne se présenta pour prendre le café. Nous étions arrangés à huit par plat ; dans le mien, nous ne vîmes que trois, et nous eûmes à boire et à manger pour huit. Nous partageâmes le café et le rhum, que nous mîmes dans nos petits bidons. Ce ne fut qu'au bout de deux jours que beaucoup d'hommes se trouvèrent à peu près remis.

Les Anglais nous laissaient libres d'aller et venir, de nous asseoir, de jouer aux cartes et au loto, de nous coucher où nous voulions. J'avais trouvé, vers le milieu du navire, en dehors du bastingage, un trou tout entouré de cordes et qui ressemblait à une cage. C'était là que j'allais me reposer, la nuit comme le jour, quand le sommeil me prenait.

Le quatrième jour, dans l'après-midi, nous arrivions à

Malte, où nous passâmes la nuit et la journée du lendemain pour prendre de l'eau, du charbon et d'autres provisions. Nos deux navires furent constamment entourés de marchands et de marchandes de fruits, et de bandes de gamins tout nus, qui jouaient dans l'eau ou sur l'eau comme des bandes de marsouins. Quand on leur jetait un sou dans la mer, ils plongeaient à quatre ou cinq dessus et on les voyait se battre entre deux eaux pour attraper ce sou ; ils fumaient des cigarettes dans l'eau, les bras croisés, ayant l'air d'être assis comme dans un fauteuil.

En quittant le port de Malte, le lendemain soir, nous faillîmes être précipités dans la mer. Nous marchions déjà bon train, lorsque notre ancre, qui n'était pas ajustée à sa place, s'échappe et tombe au fond en entraînant avec elle toute l'énorme chaîne et un pauvre mousse qui se trouvait dessus pour la cheviller. Lorsque cette ancre arriva au fond et s'accrocha aux rochers, notre navire reçut une telle secousse qu'il se coucha net sur le flanc ; les soldats, qui étaient à jouer aux cartes ou au loto, furent lancés pêle-mêle contre le bastingage ; plusieurs reçurent d'assez graves contusions. Je me trouvais justement penché sur le bord, contemplant le rivage qui avait l'air de fuir ; aussitôt que j'entendis le bruit de la chaîne qui filait avec un bruit de tonnerre, je saisis instinctivement un cordage à deux mains. Bien m'en prit, car si j'étais resté dans la position où je me trouvais avant, j'allais certainement piquer une tête dans la mer. Un matelot qui se trouvait de garde à la proue eut la présence d'esprit de couper les câbles qui rattachaient notre voilier au vapeur ; sans cela, notre navire aurait été infailliblement coulé ou démembré.

Les câbles coupés, notre bateau se redressa sur sa quille, puis se cabra comme un cheval, se renversa encore sur le flanc, enfin, au bout de trois ou quatre balancements, finit par reprendre l'équilibre. Alors il fallut se remettre au cabestan pour remonter l'ancre, au pas de charge, au son du clairon ; pendant ce temps, le vapeur avait disparu à l'horizon. Nous pensions que, fatigué des sottises qu'on commettait à notre bord, il nous abandonnait à nous-mêmes. Au bout d'un certain temps, on le vit reparaitre et revenir à nous par un grand détour. Quand il fut arrivé à portée de

voix, il y eut des explications entre les commandants. Bientôt on renoua les câbles. On ne voulut pas, cependant, repartir avant que l'ancre fût complètement ajustée à sa place.

Après ce coup, nous arrivâmes sans autre accident à Constantinople. D'après les poètes, les artistes et tous les grands amateurs de la belle nature, il n'y a nulle part un coup d'œil plus admirable que celui que procure Constantinople vue de la rade. Moi, qui n'étais ni poète, ni artiste et fort peu connaisseur en belle nature, ce que j'admirais le plus, c'étaient toutes ces maisons blanches, ces dômes, ces minarets et ces arbres à branches tombantes qui se reflétaient dans la mer. Nous passâmes sans nous arrêter. Au milieu de la rade, notre vapeur frôla un petit bateau turc et le remous produit par la grande roue de babord fit chavirer et plonger ce petit bateau : il disparaissait sous l'eau au moment où nous passions à côté de lui ; les quatre hommes qui le montaient avaient déjà gagné une chaloupe qui se trouvait non loin de là.

Les quais étaient couverts de monde dont les trois quarts, au moins, étaient des soldats turcs qui nous regardaient passer sans rien dire, quoique nous criions cependant assez fort : *Vivent les soldats turcs ! Vive la France ! Vive l'empereur ! Vive le sultan ! A nous Sébastopol !* Ils ne nous entendaient pas, sans doute. Il y avait des soldats qui disaient : « Quel tas d'abrutis ! Ils ne comprennent donc rien ces imbéciles-là ! C'est cependant pour eux que nous allons nous faire tuer. » Mais les navires marchaient toujours, et bientôt nous eûmes dépassé le Bosphore ; nous étions maintenant dans la mer Noire.

J'avais entendu dire par de vieux marins que la mer Noire était, en effet, noire comme de l'encre, qu'elle sentait mauvais et qu'elle communiquait avec l'enfer. Ces contes de marins qui n'avaient jamais vu la mer Noire, me revinrent à la mémoire et, instinctivement, je me penchai sur l'eau pour bien l'observer. Je vis bien qu'elle n'était pas plus noire que la Méditerranée ; seulement elle n'avait pas à refléter les cottages verdoyants de la mer de Marmara, des Dardanelles et du Bosphore. Quoiqu'elle ne fût pas en fureur, ce jour-là, ses vagues étaient grosses, elles faisaient cabrer notre navire

qui, dans ce mouvement, tirait en arrière le vapeur, ou tout au moins l'empêchait d'avancer ; aussi nous ne marchions guère. Le lendemain, nous n'apercevions plus rien vers l'horizon ; nous avançons toujours à peu près avec la même lenteur. Le tangage étant très fort, il y avait encore beaucoup de soldats pris du mal de mer.

La nuit suivante, je ne sais trop à quelle heure, je fus réveillé par un grand bruit qui se faisait sur le pont. Je lève la tête, pensant que c'était encore quelque accident. Je vois tous les hommes debout, regardant du même côté. Je me dresse sur ma cage et dirige mes regards dans la même direction. Un spectacle s'offrit alors à mes yeux que je ne pouvais comparer à rien, pas même à un feu d'artifice, n'en ayant jamais vu ; mais il me mit en mémoire des rêves de mon enfance, lorsque j'avais entendu mon père raconter des histoires de batailles. Devant nous, on voyait un grand espace rougeâtre, au-dessus duquel passaient, en s'entre-croisant et en décrivant des lignes courbes, comme des globes de feu ; d'autres globes, plus clairs et allant plus vite, filaient presque en ligne droite. Enfin j'entendis les Anglais, qui avaient déjà passé par là, crier : *Sibastoupaoul ! Sibastoupaoul !*

C'était donc là Sébastopol. Cet espace rougeâtre était sans doute la ville en feu ; ces globes de feu décrivant des lignes courbes ou courant en lignes droites, c'étaient des bombes et des fusées. Dans mes rêves d'autrefois, il me semblait avoir vu tout ça, et, ici, je n'étais pas loin de croire que ce n'était encore qu'un rêve, car aucun bruit ne parvenait jusqu'à nous. Nous restâmes tous, même les malades, debout à contempler ce spectacle jusqu'au jour. La mer s'était calmée, et l'émotion du spectacle avait fait fuir le mal de mer ; tout le monde déjeuna bien.

VIII

L'ASSAUT

Vers deux heures de l'après-midi, le bateau s'arrêta devant un amas considérable de baraques en bois. C'était Kamiech,

point de débarquement pour les Français. Depuis la soupe de midi, nous étions déjà en branle-bas pour entrer en possession de nos sacs et de nos fusils, qui avaient été déposés au fond du navire. Aussi, en arrivant dans le port, étions-nous prêts à débarquer; mais nous avions encore un repas à manger, toute notre journée devant compter à bord; nos bons amis les Anglais, sachant que nous ne pouvions le manger de suite, nous servirent de la viande froide, des biscuits et du vin que nous pouvions emporter. Après la distribution, nous descendîmes dans de grands chalands manœuvrés par des Turcs, qui nous conduisirent sur la terre ferme, « sur le plancher des vaches », que nous n'avions pas foulé depuis quinze jours.

En mettant pied à terre, je vis des officiers et des sous-officiers du 26^e de ligne, dans lequel nous étions versés. J'en remarquai un qui portait des galons de sous-lieutenant sur une capote de soldat; les sous-officiers avaient des pantalons, des capotes et des casquettes écrasées, on ne savait trop de quelle couleur; toutes les figures étaient délabrées et bronzées. Nous étions frais et bien habillés auprès de ceux-là. Hélas! combien de temps resterions-nous en ce bel état; beaucoup ne sont pas revenus dans leur pays pour le dire. On nous mit en rangs, et je ne fus pas peu surpris de voir des sous-officiers déployant des feuilles et faisant l'appel par compagnie, comme si nous étions au 37^e. Comment et par où nos noms étaient-ils arrivés là avant nous? Je ne savais pas qu'un petit vaporeur français, qui faisait le service de courrier entre Marseille et Sébastopol, était arrivé à Kamiech huit jours avant nous et qu'il avait apporté les listes des détachements attendus.

L'appel fini, on se mit en route pour le camp. Après avoir traversé « la ville en bois » de Kamiech, nous nous trouvâmes en vue des lignes de tentes qui s'allongeaient à perte de vue vers notre droite. Bientôt nous rencontrâmes des redoutes, des retranchements, des parallèles, qui avaient été les travaux préliminaires du siège. Partout on voyait des boulets, des mitrilles, des bombes éclatées ou entières, des lambeaux de gibernes et de ceinturons. Il y avait sur un plateau un télégraphe aérien, dont les grands bras ne cessaient de remuer

en formant toutes sortes de figures géométriques. Notre nouveau régiment était campé en avant et un peu à gauche de ce télégraphe.

En arrivant devant le camp, le colonel et les commandants vinrent nous inspecter, puis chaque capitaine prit ses hommes pour les conduire à sa compagnie, où nous fûmes distribués par escouades. Je tombai encore, grâce à ma taille, le dernier de la dernière escouade, la huitième. Il n'y avait plus, dans cette escouade, que quatre hommes et le caporal; nous y arrivions cinq, ce qui remontait l'escouade à dix. Nous n'avions pas encore mangé la ration que les *English* nous avaient servie à bord. Mais, avant de manger, nous nous arrangâmes tous les cinq pour avoir deux litres d'eau-de-vie, afin de trinquer avec nos nouveaux camarades pendant qu'ils nous raconteraient un peu les misères de la guerre. La nuit était venue, le canon tonnait toujours. Nous étions maintenant tout près. Quand l'eau-de-vie fut arrivée, le caporal dit qu'il vaudrait mieux la brûler pour en faire un punch, qu'il se chargeait, lui, de fournir le sucre.

Quand nous eûmes bu quelques gobelets de punch, ces cinq malheureux, qui avaient l'air abattu, se réveillèrent un peu et nous racontèrent qu'ils avaient passé la nuit précédente et la moitié de la journée dans les tranchées, et c'était ainsi toutes les deux nuits, et souvent encore des alertes et des prises d'armes pendant le temps qu'ils devaient se reposer. Depuis longtemps, nous disait le caporal, on parlait tous les jours de donner l'assaut, qui avait déjà été tenté deux ou trois fois, mais toujours sans succès. Pendant que nous écoutions nos camarades au bruit du canon, le sergent de la section entra dans la tente, pour voir ses nouvelles figures et mettre nos noms sur son calepin particulier. Le punch n'était pas encore tout bu; il trinquait avec nous et nous dit : « Mes pauvres amis, je crois que vous êtes arrivés juste à propos : je viens d'apprendre par l'adjudant qu'on va donner l'assaut demain. — Tant mieux, dit un de nous, un petit Parisien, alors nous serons baptisés demain par le baptême du feu. En attendant, les Russes n'auront toujours pas ce punch; buvons-en et vive le 26^e ! »

Il n'y avait pas longtemps non plus que ces malheureux

étaient arrivés à Sébastopol ; ils étaient venus, comme nous, pour remplir les vides qui s'étaient faits dans le régiment le 18 juin, devant Malakoff. Depuis longtemps, il n'y avait plus au 26^e un seul homme de ceux qui étaient partis les premiers... Enfin, vaincus par le sommeil, chacun finit par s'étendre à terre, la tête sur son sac, et sa femme, c'est-à-dire son fusil, entre les bras, ce que le sergent nous avait recommandé en cas d'alerte : le canon grondait toujours.

Le lendemain, nous fûmes réveillés par *La mère Michel*, musique à laquelle nous avons été assez habitués au camp de Sathonay. Aussitôt, on nous réunit sur le front de bandière pour l'appel, puis on fit former les faisceaux et nous retournâmes dans nos tentes prendre le café, moulu à coups de crosse de fusil. On nous avait recommandé de ne pas nous éloigner. On nous distribua du biscuit qui n'était pas si beau ni si bon que celui des Anglais. Un instant après, on cria : « Aux armes ! tout le monde aux faisceaux ! » Quelques vieux soldats disaient : « Ah ! ah ! ça y est, cette fois, ce n'est pas trop tôt ; nous allons bien rire aujourd'hui ; gare les Russes ! »

Notre sergent-major, comme tous les autres, était allé à l'ordre : lorsqu'il revint, on nous fit former le cercle. Il nous lut alors l'ordre ou le discours du général Pélissier, lequel disait, en effet, que nous allions enfin porter le dernier coup à Sébastopol et à l'armée du tsar, qu'il était plein de confiance dans le courage et la bravoure de son armée, comme elle pouvait avoir confiance en lui. Cette exhortation se terminait comme toujours par les cris de *vive la France ! vive l'empereur !* et de tous côtés on entendait des *hourras !* et on voyait les casquettes s'agiter en l'air, accompagnant le cri : *A nous Sébastopol !*

Les Russes entendirent bien nos cris. Mais à eux aussi on faisait en ce moment un discours comme à nous. On leur disait qu'ils allaient enfin en finir avec l'armée des alliés, la jeter à la mer ou la faire prisonnière, et ils poussaient aussi, comme nous, de formidables *hourras ! vive la Russie ! vive le tsar ! à nous les Français, les Anglais et les Piémontais !* Il devait être alors neuf heures du matin : le soleil semblait gai et brillant. Je me souvins que nous étions le 8 septembre,

jour de la grande fête de mon pays, la fête de Notre-Dame de Kerdevot qui m'avait guéri de la fièvre. Quoique beaucoup attiédi dans ma ferveur religieuse, je pensai tout de même que peut-être cette bonne dame me protégerait encore dans les terribles éventualités qui se préparaient.

Le mouvement commença. Nous marchâmes en colonne jusqu'à l'entrée des tranchées. Là on fit halte. De l'endroit où nous nous trouvions, on embrassait tout le panorama de Sébastopol, de la tour Malakoff, de la rade, de la ligne des troupes françaises, anglaises et piémontaises. Sur la hauteur du télégraphe, on voyait un grand nombre de civils, hommes et femmes, qui étaient venus de loin, sans doute, pour assister au drame qui allait se jouer, comme autrefois les Romains allaient au cirque assister et applaudir à la lutte des esclaves contre les bêtes féroces. Depuis le matin, le canon avait cessé; il se faisait un grand silence qu'on n'avait pas eu, disaient les vieux, depuis longtemps; mais ce silence avait quelque chose de lugubre, de terrible; il faisait battre tous les cœurs.

Tout à coup une détonation se fit entendre du côté de Malakoff; presque au même instant, un boulet, qui avait ricoché contre une tranchée, vint passer droit au-dessus de notre compagnie qui n'était pas encore engagée dans les tranchées; tout le monde baissa plus ou moins la tête pour saluer ce monstrueux projectile; il alla, sans faire de mal, s'entasser parmi ses confrères qui gisaient par milliers dans les ravins. C'était le signal du branle-bas.

Deux secondes après, la terre tremblait sous les bordées qui partaient toutes à la fois et de tous les côtés. Nous avions pris la file dans la tranchée, marchant les uns derrière les autres, le fusil en bandoulière. Les officiers et les sous-officiers nous criaient à chaque instant : « Baissez la tête ! » Nous avançons lentement; souvent on entendait : *Gare la bombe !* Une de ces bombes vint tomber à dix pas en face de notre compagnie. On cria : *A plat ventre !* Nous nous jetâmes à plat ventre. Malgré toutes les précautions, cette bombe, en éclatant, nous fit cinq victimes, deux morts et trois grièvement blessés. Nous avons tous été éclaboussés, couverts de terre et de graviers. Les boulets, la mitraille, les biscaïens passaient

par-dessus nos têtes, rasant le parapet, nous aveuglant de terre et de poussière. Malgré les recommandations des chefs et malgré les volées de mitraille, je ne pouvais, par instants, m'empêcher de regarder par-dessus le parapet, cherchant à voir Malakoff, si nous en étions encore loin. Mais on ne pouvait plus rien voir qu'un immense nuage, noir et gris, de fumée et de poussière : les spectateurs civils du plateau du télégraphe ne devaient pas être contents.

Nous marchions toujours ; nous étions arrivés presque aux dernières parallèles. Tout à coup nos canons cessèrent leur feu ; mais en même temps la fusillade, qui ne s'était pas encore fait entendre, éclata drue et serrée du côté de Malakoff. C'était l'assaut qui commençait. On allait jouer la dernière scène de ce long et terrible drame. Nous étions arrêtés. Nous attendions notre tour de monter. Nous étions dans le ravin qui précède Malakoff : d'après le dire de M. Jurien de la Gravière, si les Russes y avaient seulement placé deux pièces de canon, jamais nous n'aurions pris cette fameuse tour, la clef de Sébastopol. Les Russes l'ont bien reconnu après, mais c'était trop tard... Des hommes du génie passaient devant, avec des cordes, des crampons, des échelles de corde et de bois. Les soldats riaient et se moquaient en disant : « Eh bien, mon vieux, s'il nous faut entrer par là dans Sébastopol, un par un, nous ne sommes pas près d'y être. » Du côté de Malakoff, commença à revenir aussi la file des blessés, avec des mouchoirs autour de la tête, des bras en écharpe ou traînant une jambe, d'autres portés sur des civières d'où l'on voyait le sang dégoutter.

La fusillade continuait toujours et le défilé des blessés augmentait. Nous étions avertis de nous tenir prêts, et notre capitaine, M. Lamy, nous exhortait à le suivre bravement. Nous demandions aux blessés qui passaient comment ça marchait là-haut ; mais leurs réponses étaient contradictoires : les uns disaient que les zouaves étaient déjà dans la tour, les autres disaient qu'on n'y entrerait jamais, et que nous serions tous sacrifiés comme au 18 juin. On commençait déjà à parler de trahison, lorsqu'une immense clameur, venant de tous les côtés à la fois : « Notre drapeau flotte sur la tour Malakoff ! Sébastopol est à nous ! » nous édifia enfin sur l'état des choses.

La fusillade avait diminué et peu à peu s'éteignit complètement. Nous restâmes presque à la même place jusqu'à la nuit.

Alors on nous fit faire demi-tour pour rentrer au camp, en traversant cette fois les parallèles, au risque de nous casser le cou. Arrivés au camp, nous trouvâmes la soupe prête, soupe fabriquée avec de l'eau, du lard rance et du biscuit gâté, que les soldats appelaient turlutine. Cette turlutine était à peine servie que nous entendions de tous côtés le cri : *Aux armes ! et prenez vos sacs et tout le campement !* Pour nous, les nouveaux arrivés, cette subite alerte n'avait rien d'extraordinaire : Castellane nous y avait assez habitués, et nos sacs n'étaient pas difficiles à faire, puisque nous n'avions pas eu le temps de les défaire. Mais il n'en était pas de même pour les anciens, qui n'avaient pas mis sac au dos depuis longtemps et ne savaient pas trop où se trouvaient leurs bagages de campagne. Les chefs tempêtaient, frappaient du pied sur la terre, et du plat de sabre sur les tentes, en lançant de furieuses épithètes contre les anciens qui ne sortaient pas, tandis que les jeunes étaient prêts depuis longtemps. On entendait au loin les officiers supérieurs crier aussi. Enfin on finit par se trouver tous à peu près et l'on partit.

On se dirigeait vers la droite, du côté des Anglais. Notre route était éclairée par les flammes qui s'élevaient de Sébastopol. Tout à coup, la terre trembla sous nos pas et un bruit épouvantable nous secoua de la tête aux pieds. En regardant du côté de Sébastopol, on vit tourner en l'air, à une très grande hauteur, des affûts de canons, des pierres énormes, des sacs à terre, des gabions, etc. C'était la première mine qui venait de sauter, qui fut suivie bientôt d'une deuxième et d'une troisième. La terre ne cessait de trembler ; je commençais à croire que nous allions tous sauter ou nous engloutir avec la ville. On savait depuis longtemps que tous les alentours de Sébastopol étaient minés et que ces mines étaient préparées pour faire sauter l'assaillant. Mais notre génie, que nous appelions à Lyon le génie malfaisant, prétendait avoir découvert et annulé toutes ces mines : c'est du moins ce qu'on nous racontait. Nous continuions à marcher, dans un silence complet, toujours en appuyant vers la gauche, c'est-à-dire du côté de la ville que nous avions cependant perdue

de vue, nous trouvant maintenant dans un ravin. Il y avait plus de deux heures que nous marchions, sans savoir pourquoi ni où nous allions, lorsque, enfin, nous entendîmes des coups de fusil devant nous. C'étaient encore les Russes aux prises avec les Anglais.

Les Russes, après la prise de Malakoff, qui était la clef de Sébastopol, avaient passé de l'autre côté, ne voulant pas rester pour défendre une ville où il n'y avait plus que des ruines. Ils étaient venus dans l'espoir de surprendre les armées alliées, du moins les portions de ces armées qui devaient se trouver alors au repos, pendant que les mines feraient sauter les environs de Malakoff, de sorte que les vainqueurs se seraient trouvés ensevelis dans leur victoire. Heureusement pour nous, la ruse avait été éventée à temps. Quand les Russes apprirent que nous marchions au secours des Anglais, ils battirent en retraite et tout fut fini.

Le lendemain de la prise de Sébastopol, après avoir assisté au défilé des prisonniers russes, nous retournâmes à notre camp, mais ce ne fut que pour repartir encore le lendemain pour une excursion ou une autre campagne qui devait durer sept mois, dans les plaines de Baïdar, les montagnes de Kardambel, les vallées et les montagnes du Belbeck. Nous partîmes pour cette campagne environ quinze mille hommes et nous en avions, disait-on, devant nous, quarante mille.

JEAN-MARIE DÉGUIGNET

(A suivre.)

MÉMOIRES

D'UN

PAYSAN BAS-BRETON¹

— PREMIÈRE SÉRIE —

IX

EN CRIMÉE

Durant le reste de septembre et tout le mois d'octobre, nous courûmes ces plaines et ces montagnes, Russes et Français se faisant, comme nous disions, une véritable chasse à l'homme, sans se faire beaucoup de mal. Quand nous marchions en avant, les Russes prenaient leurs bagages et se retiraient devant nous, sans se presser, en laissant une ligne de tirailleurs pour s'amuser avec une autre ligne de tirailleurs que nous envoyions faire vis-à-vis. Quand nous battions en retraite, ils nous suivaient, toujours à peu près à la même distance, sans précipitation. On avait l'air de s'amuser, je crois même que les balles se mettaient de la partie en se refusant à faire du mal, car on les entendait bien siffler, mais elles ne touchaient jamais personne. Je ne vis qu'un chasseur d'Afrique qui, voulant aller trop près de la ligne russe, eut son cheval tué et dut s'en revenir avec sa selle sur son dos, sans même que les tirailleurs russes, qui pouvaient le cribler de balles, songeassent à tirer dessus.

Un jour cependant, ou plutôt une nuit, nous laissâmes plusieurs hommes sur le terrain; non des morts, mais des ivre-morts. Nous étions depuis trois jours campés dans la vallée

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1904 et du 1^{er} janvier 1905.

du Belbeck, à portée de canon de l'armée russe, dans une situation, certes, des plus critiques, ayant, disait-on, quarante mille hommes devant nous et des montagnes dans le dos. Il ne nous restait, pour sortir de là, qu'un seul passage qu'un bataillon ou deux pièces de montagne auraient pu défendre. Nous avions cependant présenté, par deux fois, la bataille aux Russes, mais ils se contentaient, comme d'habitude, d'envoyer quelques tirailleurs pour nous distraire.

Un soir, lorsque nous étions déjà couchés, on vint nous dire à voix basse de ramasser vivement nos bagages en silence, de bien attacher les bidons et les gamelles sur le sac, afin qu'ils ne ballottent pas et ne fassent aucun bruit en marchant. Les cantinières avaient aussi envoyé dire dans les compagnies qu'elles avaient des boissons à donner à très bon marché, sinon pour rien : elles avaient été averties d'abandonner tous leurs bagages avec les mulets. On peut penser que les soldats ne se firent pas prier deux fois pour aller chercher de la boisson à bon marché et même pour rien. Malheureusement, si quelques-uns se plainquirent de n'avoir pas eu leur compte, beaucoup en eurent de trop, et, le sommeil perdu aidant, plusieurs restèrent sur le carreau, soit immédiatement, sur place, soit succombant en route. On ne s'occupait guère d'eux ; on n'avait pas le temps : les officiers paraissaient n'avoir qu'un souci : c'était de commander le silence.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous trouvions au repos sur les hauteurs, et, de là, nous voyions les Russes dans le camp que nous occupions la veille ; le passage d'où nous venions à peine de sortir était également occupé par eux : ils avaient cru nous prendre tous ; mais ils ne trouvèrent plus que des tonneaux vides et n'eurent comme prisonniers qu'un certain nombre d'ivrognes, endormis dans le camp ou à l'entrée du passage, et une cantinière qui avait voulu, malgré les ordres et malgré le danger, enlever ses bagages et sa boisson.

Nous retournâmes dans la plaine de Baïdar où nous devons prendre nos quartiers d'hiver. Là, d'autres ennemis, plus terribles que les Russes, nous attendaient : le scorbut, la dysenterie, le typhus et le choléra morbus. Nous étions d'autant plus exposés à leurs attaques que nous étions mal vêtus et

encore plus mal nourris. L'effectif des compagnies diminuait toujours, malgré les renforts que nous recevions souvent de France. Déjà mes camarades du 37^e avaient presque tous disparu. Un jour, j'entendis le capitaine, qui avait déjà haussé les épaules en me voyant la première fois, dire au sergent-major : « Je n'aurais jamais cru que le petit Déguignet aurait résisté si longtemps ».

Hélas ! j'étais bien près de succomber à mon tour. Depuis trois jours, j'étais atteint de dysenterie. J'avais beau me raidir et chercher à dissimuler mon mal, le lendemain je succombai. On fut obligé de me monter avec beaucoup d'autres sur les mulets à cacolets, qui nous conduisirent à l'ambulance temporaire du Camp du Moulin, à l'endroit même où nous avions campé la première fois en quittant Sébastopol. Plusieurs de mes compagnons d'infortune y moururent presque en arrivant ou dans la nuit.

On nous garda là deux jours, puis on nous conduisit à Kamiech, où l'on nous mit dans une grande baraque : il y avait des lits de camp, des paillasses et des couvertures. Cette baraque avait deux portes, l'une qui conduisait au cimetière, l'autre chez les convalescents. J'en voyais beaucoup sortir par la porte du cimetière, mais très peu par la porte des convalescents. Je comptais moi-même passer bientôt par la première. Cela m'était indifférent : à ce moment-là, j'étais réduit à un tel état que je n'avais plus ni force ni volonté. Je n'avais guère plus de vie que les cadavres que je croyais voir à côté de moi ; on aurait bien pu m'enterrer comme ça ; je n'aurais pas réclamé, comme ce grenadier dont l'histoire courait alors les régiments. Blessé mortellement devant Malakoff, ce pauvre grenadier, que l'on croyait bien mort, fut jeté à la fosse commune ; mais en tombant et en exhalant sans doute son dernier soupir, il fit entendre une plainte ; un soldat en fit part au sergent qui surveillait la corvée et qui était justement de la compagnie de ce grenadier ; le sergent jeta un regard dans la fosse et dit : « Ah ! c'est celui-là ! je le connais ; c'est un réclameur ; allez ! dans le trou comme les autres ! »

Je restai ainsi cinq à six jours entre les deux portes. Le septième jour, si je ne me trompe, j'entendis le médecin dire aux infirmiers : « En voilà encore un de sauvé ; menez-le de

l'autre côté de suite. » J'allais sortir par la bonne porte, ce que je n'aurais jamais espéré. Je ne me sentais pas mieux du tout. Je devais l'être, cependant, puisque le médecin le disait et que l'on me reconduisait parmi les vivants. J'étais sauvé, en effet ; au bout de huit jours, j'étais debout : je croyais que je revenais de l'autre monde. Grâce à un régime sain et réconfortant, au bout d'un mois, j'étais à peu près revenu à mon état normal.

Il se trouvait dans cette baraque un jeune caporal, un ex-séminariste, qui avait préféré la capote à la soutane. Ce jeune homme nous racontait tous les soirs des contes ou des histoires qui nous amusaient et nous égayaient beaucoup. C'était le premier homme que j'entendisse parler ce que je croyais être le vrai français. Nous fûmes bientôt de grands amis. Il était de Rennes ou des environs : nous étions donc un peu compatriotes. Je le félicitai sur son savoir et son talent d'orateur, à quoi il fut sensible et me remercia. Il me demanda si je n'avais pas fait mes classes : « Hélas, cher ami, je suis en train de les faire maintenant, mes classes, sur les champs de bataille ; je les avais commencées dans d'autres champs, en gardant les vaches. Mon savoir littéraire va jusqu'à lire et gribouiller quelques mots illisibles. J'étais venu au régiment dans l'espoir d'apprendre quelque chose, mais je me suis trompé, car je n'en vois guère le moyen. »

Mon nouvel ami possédait quelques vieux journaux français, choses rares là-bas, qu'il recevait de temps en temps de son pays. Il m'en montra un et me fit lire :

— Mais vous lisez à merveille.

— Oui, mon ami, je lis assez bien, comme tous ceux qui, sachant lire une langue européenne quelconque, savent aussi lire le latin ; mais, sur cent, il n'y en a pas un qui comprend ce qu'il lit ; il en est de même pour beaucoup, je crois, et en particulier pour moi à l'égard du français.

Il avait aussi du papier et de l'encre, dont on pouvait se fournir à Kamiceli, et, tout de suite, sur son lit, il me fit griffonner quelques mots et trouva que ce n'était pas trop mal, en me disant que l'écriture n'était qu'un simple exercice manuel, un travail mécanique d'une importance secondaire dans l'instruction.

— Moi-même, dit-il, je suis loin d'être un calligraphe ; c'est un travail de copistes, de jeunes gens qui ont passé dix ans chez les Frères à faire des bâtons et des jambages, sans avoir appris un mot d'orthographe, d'histoire ni de géographie.

Il me demanda ensuite si j'avais de la mémoire :

— Tant qu'à ça, mon ami, je puis vous le garantir et je pourrais vous en donner des preuves sur-le-champ. J'ai retenu toute la théorie de l'école du soldat, qu'on me rabâchait du reste dix fois par jour, lorsque je faisais mes premiers débuts à Lorient, et je pourrais vous raconter toutes les histoires que vous nous avez racontées ici, si j'avais le talent et l'habitude d'employer les expressions dont vous vous servez si bien.

Il voulut me mettre à l'épreuve et fut très étonné. A dater de ce moment, nous devînmes deux intimes, deux inséparables ; il se faisait un plaisir d'être mon instituteur, et moi plus encore d'être son élève. Ce fut le premier et presque le seul précepteur que j'aie eu de ma vie, hélas ! pour trop peu de temps. C'est lui qui m'a initié à toutes les sciences dans lesquelles j'ai pu, plus tard, seul, avec le temps, avancer un peu.

La première chose que je lui demandai, ce fut de m'apprendre à calculer. Je ne savais pas encore le nom de l'arithmétique. Aussitôt, avec son crayon, il me fit un petit carré de chiffres, la fameuse table de Pythagore, en me disant d'apprendre cela par cœur. Je ne fus pas long à apprendre cette table, ni l'addition et la soustraction ; d'abord, avec les explications et les démonstrations qu'il me faisait, il était impossible, à moins d'être complètement bouché, de ne pas arriver vite à tout comprendre. La multiplication et la division me tinrent plus longtemps. Entre temps, il entreprit de m'apprendre un peu d'histoire, car il en savait, mon jeune ami : c'était un véritable érudit, un puits de science.

Il me dit d'abord que ce qu'on apprenait alors dans les écoles primaires sous le nom d'histoire sainte, n'était qu'une suite de légendes :

— Moi, je vais vous donner de la vraie histoire, constatée et attestée par des empreintes ineffaçables.

Il commença par la Perse, la Grèce, Rome et Carthage, la

chute de tous ces empires et l'envahissement de l'Occident par les barbares d'Orient, puis l'envahissement de la Gaule par une autre espèce de barbares sortis des forêts de la Germanie, qui avaient subjugué et absorbé les Gaulois et donné leur nom à la France.

Il avait beau faire, mon caporal, s'il me donnait de la besogne, je lui en donnais aussi : une histoire racontée le soir, le lendemain je la lui narraï point à point, dans mon jargon, bien entendu, un français de cuisine qui le faisait rire parfois. Je savais les quatre règles ; quant à l'orthographe et à la langue française, elles ne peuvent guère s'apprendre, me disait-il, que par la lecture de bons livres et la fréquentation d'hommes parlant correctement la langue, deux choses difficiles, sinon impossibles, à trouver dans le milieu où je vivais alors et dans lequel j'ai passé toute ma vie. La géographie, il me l'apprit avec un crayon et une feuille de papier ou un vieux journal : le plancher, la couverture du lit, tout nous servait de moyen de démonstration. Le plus difficile ici fut de me prouver que la terre était ronde et de me faire comprendre les latitudes et les longitudes ; le reste alla comme l'histoire : je parle bien entendu d'un ensemble général, d'un canevas d'histoire et de géographie ; nous n'avions pas le temps d'entrer dans les détails.

Il m'expliqua aussi beaucoup de problèmes qui me troublaient dans le cerveau depuis mon enfance, notamment le télégraphe électrique et la vapeur. Il m'expliqua comment et par quelles lois les grands navires se maintiennent sur l'Océan, lorsqu'un simple grain de poussière s'y enfonce, et comment les mêmes lois font monter les ballons dans l'atmosphère. Il me raconta même l'aventure d'Archimède, à propos de la découverte de ces lois. Il m'avait enseigné un peu de géométrie et lorsque j'eus compris, non certes la géométrie, mais à quoi servait la géométrie, il me dit : « C'est incroyable que cette science si vraie, si juste, si nécessaire à l'homme et si facile à comprendre, soit exclue de nos écoles primaires, sous prétexte qu'elle n'est pas à la portée des jeunes intelligences. Mais elle est à la portée de tout le monde, au contraire, et tout le monde en fait. Les maçons, les charrons, les charpentiers, les cultivateurs même font de la géométrie

toute leur vie, et de la géométrie pratique que bien des théoriciens de la Sorbonne ne pourraient faire. »

Le temps passait vite dans ce travail attrayant. Une seule chose autrefois me faisait peur, — s'il m'est permis d'écrire ce mot, — en allant au régiment, c'était l'hôpital ou l'ambulance : j'en avais entendu dire des choses si terribles ! Et voici que le plus heureux moment de ma vie, je le passais dans une ambulance, sur une terre étrangère, à cinq cents lieues de mon pays. Nous étions à la fin de l'année 1855. L'hiver était rude ; le froid était descendu jusqu'à vingt et un degrés au-dessous de zéro. Quoique ça, nous avions, mon camarade et moi, demandé au médecin de retourner à nos régiments ; mais à dire vrai, au fond de nos cœurs, nous éprouvions le désir, sinon le besoin, de rester encore quelque temps en cet heureux état. Nous le sentions d'autant plus que nous n'avions plus rien à faire au régiment. La guerre était censément terminée ; les armées étaient toujours en face les unes des autres, il est vrai, mais à peu près dans la position de deux chiens de faïence. Nous attendions le bon plaisir des diplomates réunis à Paris par notre Empereur pour régler les comptes « des pots cassés », comme nous disions là-bas. Mais, si l'Empereur avait eu intérêt à faire durer le siège de Sébastopol, il avait autant d'intérêt à conserver à Paris le plus longtemps possible tous ces grands diplomates et leur nombreuse suite, pour occuper les Parisiens, afin que les Parisiens ne s'occupassent pas de lui.

A notre demande de sortie, le médecin répondit que nous avions le temps, que nous n'étions pas aussi bien rétablis que nous le pensions, qu'une rechute serait pour nous un coup fatal. Ce médecin connaissait l'intelligence et le savoir de mon camarade et savait à quoi nous passions notre temps ; il pensait que nous faisions autant là, sinon plus, que nos camarades dans la plaine de Baïdar.

Nous allions souvent nous promener, quand le temps n'était pas trop froid. Nous poussions nos promenades jusque chez les Piémontais, dont la plupart parlaient français, cette armée étant composée de Savoyards et de Niçois. Nous avions du plaisir à visiter aussi le camp des Anglais, qui était bien mieux arrangé que le nôtre. Ils étaient mieux habillés et mieux

nourris que nous. Aussi n'avaient-ils pas été atteints comme nous par tant d'horribles maladies, pas même par le spleen ou maladie du pays, l'Anglais étant ou croyant être partout dans son pays, puisque la terre lui appartient : qu'il aille en Amérique, en Australie, en Asie, en Afrique, il est toujours chez lui.

Les régiments campés près de Sébastopol allaient chercher du bois dans les décombres, mais en grandes corvées et accompagnés de soldats en armes ; il était défendu d'aller isolément. Nous voulions cependant faire une visite dans l'intérieur de Sébastopol, ou plutôt dans l'intérieur de l'enceinte qui contenait naguère Sébastopol. Nous partîmes un jour, bien décidés. Nous fîmes un détour pour gagner les tranchées dans lesquelles nous courûmes bien vite, en zigzag, en nous baisant parfois. Nous arrivâmes ainsi sans accident jusque dans l'enceinte de ce qui avait été la ville. Nous errâmes longtemps, ayant un peu l'air de revenants parmi les décombres, pénétrant au rez-de-chaussée de maisons qui n'étaient pas entièrement écroulées. Nous entrâmes dans une petite maison qui n'avait pas eu tant de mal que les autres ; je croyais entrer dans un ménage de mon pays ; rien n'y manquait pour m'en donner l'illusion : chaudrons, pots en terre, poêle à crêpes et ses accessoires, tables et bahuts en chêne, bancs, escabeaux, crémaillère, trépieds ; il y avait même un paquet de crêpes moisies et du pain noir ; tout contribuait à me faire croire que j'étais dans un ménage de pauvres Bretons.

Nous nous assîmes sur les escabeaux, et mon ami se mit à parler :

— Voilà, dit-il, à quoi servent les guerres ! Que nous présente cette ville ? des monceaux de ruines, ce que prirent les Grecs quand ils entrèrent à Troie, après dix ans de siège, ce que prirent les Romains en prenant Carthage : des pierres et de la cendre. Et les cent mille hommes qui dorment d'un sommeil éternel sous ces décombres, tous des jeunes gens comme nous, qui auraient pu rendre de grands services à leur pays, à leurs familles, à l'humanité, et les habitants de cette malheureuse ville obligés de fuir au milieu de la nuit, en abandonnant tous leurs biens, réduits aujourd'hui à la misère, à la mendicité et pleurant plusieurs de leurs enfants ensevelis sous ces ruines,

tout cela pour le plaisir et dans l'intérêt de deux ou trois hommes, que les peuples prient encore les dieux de leur conserver éternellement ; mais quand le peuple crie : *ave, imperator*, l'écho du genre humain répète : *ave, dolor*.

Sur ces réflexions philosophiques, nous quittâmes cette pauvre demeure et les ruines pour regagner notre ambulance.

X

CHEZ LES TURCS

Au commencement de janvier 1856, vint un ordre de faire évacuer sur Constantinople tous les convalescents et les malades de Kamiech qui pouvaient supporter la traversée. Malgré que nous ayons tous les deux manifesté le désir de retourner à Baïdar plutôt que d'aller à Constantinople, nous fûmes désignés pour les premiers convois. On nous embarqua sur un transport français, un transport-hôpital qui avait déjà semé une ligne de cadavres entre Kamiech et le Bosphore. C'était à son bord, si je ne me trompe, qu'était mort le maréchal de Saint-Arnaud, par le poison, disait-on.

En débarquant à Constantinople, je fus bien surpris en voyant une ville d'un aspect extérieur si beau répondre si peu dans l'intérieur à cet aspect séduisant. Nous traversâmes la ville : des ruelles étroites, tortueuses, pleines d'ordures, où les chiens se disputaient des morceaux de charogne ; des maisons brûlées et non abandonnées par leurs habitants qui y couchaient parmi les décombres ; des femmes dont la figure était couverte d'un voile épais, mais dont le reste du corps était presque nu. Nous marchâmes deux heures dans ces ruelles infectes pour arriver aux faubourgs, auprès desquels se trouvaient partout des cimetières. Ensuite, nous traversâmes des terres incultes et couvertes de gros chardons, pour gagner les hôpitaux et les ambulances, qui se trouvaient au-dessus de cette jolie ville impériale. Il y avait là, sur le plateau immense, des baraquements à perte de vue, portant tous des noms baroques : Daoud-Pacha, Malplaquet, Ramis-Tchiflik, etc., etc...